

# LA MISSION DE L'ÉGLISE DANS UNE SOCIÉTÉ MULTICULTURELLE



## Synthèse de la Consultation des 9 et 10 février 2009 organisée par le Département de Missiologie Urbaine de l'Institut Biblique

La 4<sup>ème</sup> consultation organisée par le Département de Missiologie Urbaine a eu lieu les 9 et 10 février à Nogent. Les interventions, qui ont toutes présenté un grand intérêt, sont résumées par le professeur Sylvain Aharonian dans la synthèse qu'il a proposée à la fin des deux journées.

Impossible aujourd'hui, et en particulier en région parisienne où, au sein même de plusieurs Églises, les « Gaulois » – entendons les Blancs de la métropole – sont minoritaires, d'éluder les questions et les difficultés que pose la réalité de la multiculturalité sociale !

Ici en particulier, la sagesse est nécessaire, sachant que la façon dont l'Église vit sa multiculturalité est en soi un témoignage : le pasteur *Patrice Kaulanjan* nous l'a rappelé lors d'une table ronde – que les lecteurs des *Cahiers* se laissent entraîner parmi les participants à la Consultation ! Or, si la diversité culturelle apparaît parfois anxiogène dans un paysage français marqué tant par le catholicisme que par le combat mené contre lui, il ne semble guère possible de s'en tenir simplement à une volonté d'homogénéisation conformiste des expressions culturelles, alors que le jeu social devient de plus en plus complexe.

Le discernement est aussi indispensable, partant du principe énoncé dans la *Déclaration dite de Lausanne*, sur l'évangélisation, en 1974 : « L'Évangile ne présuppose nullement la supériorité d'une culture par rapport à une autre, mais il les évalue toutes d'après ses propres critères de vérité et de justice. » (§ 10) ; cela est d'autant plus utile que la mission de l'Église dans la société multiculturelle nourrit la sous-culture évangélique.

**Cela dit, des questions se posent bel et bien. Quelle mission pour l'Église dans une société multiculturelle ? Comment affirmer une vérité religieuse dans un univers de pluralité religieuse ?**

David Bosch, spécialiste sud-africain de la mission, écrit : « Nous ne devons pas partir d'une entreprise contemporaine que nous cherchons à justifier, mais de ce que dit l'Écriture sur ce que signifie être envoyés dans le monde. »<sup>1</sup>... D'abord, donc, le dossier biblique.

Le lundi matin, *Christophe Paya*, professeur de théologie pratique à la Faculté de Vaux-sur-Seine, nous a rendus attentifs, par une lecture des *Actes*, à la façon dont s'est déployée la mission chrétienne au sein et à partir de la première Église. Cette mission, en l'occurrence, a amené les témoins du Christ à communiquer l'Évangile en des régions de plus en plus reculées par rapport au point de départ, Jérusalem. Mais, de fait, ce sont aussi des frontières culturelles qui ont été franchies par les premiers témoins, juifs, de Jésus-Christ, et ce parfois sans qu'ils aient encore changé de lieu. En somme, la multiculturalité est venue à eux : pensons à l'événement de la Pentecôte d'Actes 2, où ce sont, en un sens, des Juifs, mais de tout le monde antique, des Juifs de naissance ou des « prosélytes » (Ac 2,11), qui se sont retrouvés devant les apôtres – avec certaines différences culturelles.

Christophe Paya a justement rappelé que le texte d'Actes 2 invite à voir dans une certaine mesure en la Pentecôte le renversement de Babel ; autrement dit, la Pentecôte est la fondation de la communauté des réconciliés, communauté où, malgré la diversité des langues et donc des cultures qui subsiste, les hommes se comprennent de nouveau, grâce au Saint-Esprit dans lequel Jésus-Christ baptise.

On a souligné au passage le rôle de l'Esprit Saint. C'est lui qui, à Jérusalem, donne aux disciples de parler des langues intelligibles (*cf.* Ac 2,4) autres que leur dialecte araméen de Galilée et la façon d'écrire de Luc permet de repérer le même phénomène, dit de xénoglossie, en Actes 10 et en Actes 19. Désormais, la parole de réconciliation allait être prêchée dans de nombreuses langues, puisque les disciples avaient reçu la puissance de l'Esprit pour être témoins du Christ dans le monde entier (*cf.* Lc 24,46-49 et Ac 1,8).

Christophe Paya a aussi attiré notre attention sur l'importance d'une gestion intelligente de la communauté, comme cela apparaît à l'occasion de la contestation, sagement réglée, se rapportant à l'organisation de l'œuvre de charité dans la première Église. Le texte d'Actes 6 met en effet en présence deux groupes culturels quelque peu rivaux dans l'Église. Or, la solution au problème qui se posait là a consisté en une délégation de responsabilité et en une répartition des rôles entre la proclamation de la Parole et le service « aux tables ». Cela a préservé l'unité de l'Église sans céder à l'hégémonie d'un groupe culturel particulier, et a permis la poursuite de la mission de proclamation de la Parole.

Certes, les exemples de la mise en accusation d'Étienne et de l'ambition incongrue du nouveau baptisé nommé Simon (Ac 8,5-25) indiquent que le développement d'une mission multiculturelle provoque inévitablement des oppositions qui menacent cette mission même...

Ces difficultés ont toutefois été surmontées par la première Église, si bien que la mission a pu s'orienter résolument vers les non-Juifs : c'est ce que signale la constitution de la nouvelle communauté des « chrétiens » (Ac 11,26) d'Antioche de Syrie, dont un grand nombre – c'était une première – était d'origine païenne. Quant à la conférence de Jérusalem d'Actes 15, elle consacra une conception multiculturelle de la mission, selon laquelle la distinction rituelle, archétypique, entre Juifs et non-Juifs était dépassée.

Une conviction fondamentale portait les premiers témoins du Christ : celle de l'universalisme du christianisme, ce qui les amenait à relativiser les distinctions culturelles ou ethniques. Notons d'ailleurs que la destruction de Jérusalem et de son temple en 70 a fini de détacher le christianisme du judaïsme, et a renforcé son caractère universel.

Nous retiendrons :

1) que le message des premiers chrétiens était biblique, christocentrique et porté par le Saint-Esprit, et qu'il rejoignait leurs auditeurs dans leur façon de penser ;

<sup>1</sup> David BOSCH, « Reflections on Biblical Models of Mission », *Towards the 21<sup>st</sup> Century in Christian Mission*, sous dir. James M. PHILLIPS et Robert T. COOTE, Grand Rapids [É.-U.], Eerdmans, 1993, p. 177, cité par Samuel ESCOBAR, « La Mission dans un contexte postmoderne », trad. de l'anglais par Jean-Paul DUNAND, *Théologie Évangélique*, vol. 3, n° 2, 2004, p. 110.

2) que l'Église qu'engendrait ce message, non sans parfois des difficultés, était une Église pour tous, où diverses identités culturelles s'exprimaient encore sans pour autant séparer les chrétiens – en somme, c'est l'illusion selon laquelle existerait une condition humaine idéale pour la vie chrétienne qui était ainsi écartée ; l'unité en Christ permet en fait de renoncer à l'uniformisation culturelle qui, loin d'unir, accuse les différences culturelles en leur donnant trop d'importance ;

3) que la mission de la première Église était multiculturelle, en prise avec la réalité de la société et avec ses préoccupations ; or cette multiculturalité de la mission contribuait à son développement, mais la rendait aussi forcément fragile.



Lors de son exposé du mardi après-midi, *Christophe Paya* nous a entraînés, non sans piquer notre curiosité, dans l'examen de la vision multiculturelle de l'évangile synoptique prétendument le plus juif de tous, savoir l'évangile de *Matthieu*.

Tout d'abord, des éléments de diversité culturelle y ont été relevés : (1) les foules, qui sont relativement hétérogènes ; (2) le centurion de Capharnaüm et ces gens nombreux qui, rapporte Matthieu, « viendront de l'Est et de l'Ouest pour s'installer à table ... dans le royaume des cieux » (Mt 8,11) ; (3) le mouvement de Jésus vers les païens de Gadara, qui, eux, préfèrent leurs cochons à Jésus...

La démarche missionnaire de Jésus, a-t-il ensuite été relevé, est à cet égard significative : Jésus est présenté d'emblée par Matthieu comme « fils d'Abraham » (Mt 1,1), il touche déjà les nations et renverse les barrières de races, de rites ou de genres. En particulier, Jésus n'hésite pas à franchir des frontières culturelles pour rencontrer personnellement un individu et révéler sa foi.

Quant à la mission des disciples de Jésus, elle emprunte le chemin indiqué par le Maître et menant vers « des gens de toutes les nations » (Mt 28,19), vers des gens de cultures différentes que les disciples doivent rencontrer personnellement et inviter à recevoir l'Évangile. D'ailleurs, ces gens de cultures différentes sont aussi là, tout autour des disciples, et ils vivent des expériences analogues. Pas plus les Juifs que les non-Juifs, au demeurant relativement mêlés les uns aux autres, ne constituent un bloc homogène dans le récit de Matthieu ; et au-delà des différences notamment culturelles des personnes à qui l'Évangile est apporté, Matthieu indique que tous ont beaucoup en commun : la condition humaine touchée par le péché et entraînée dans la souffrance – les sciences humaines nous montreraient aussi tout ce que les différentes cultures partagent.

Bref, si la mission évangélique est bien universelle, elle consiste à rejoindre des individus, dans leurs situations particulières mais non pas étrangères l'une à l'autre ; cette mission consiste à rejoindre des individus pour leur communiquer *personnellement* l'Évangile. Et cette communication n'est pas une croisade, elle revient à proclamer simplement et de façon désintéressée la parole du Christ, quitte à ce

qu'elle ne soit pas reçue et que ses hérauts soient rejetés ; mais la fidélité du message est à ce prix, et c'est cette qualité de la démarche missionnaire qui permet des rencontres personnelles.

**Certaines données bibliques rappelées, il est intéressant d'observer comment quelques frères et sœurs mettent en œuvre la mission chrétienne dans des situations multiculturelles particulières aujourd'hui.**

Un des intérêts des témoignages entendus au cours de nos deux journées de Consultation réside dans l'occasion offerte à la fois de nous réjouir de tout le travail qui s'accomplit sur le terrain et de prendre conscience de tout ce qui reste encore à faire, peut-être pour y prendre part nous-mêmes.

Ces témoignages appellent, me semble-t-il, deux observations essentielles, relevant :

- 1) l'importance du *regard* que nous portons sur nous-mêmes et sur autrui, face au spectacle silencieux de la misère comme nous le disait par exemple le Major *Didier Chastagnier*, engagé pour l'Armée du Salut dans un travail auprès des enfants des quartiers difficiles de plusieurs villes d'Alsace ; l'importance d'un regard qui ne soit pas condescendant sur les jeunes des cités, comme le soulignait *Aloni Mabeka*, en cours d'études à l'Institut et qui est engagé dans un travail d'évangélisation à Clichy/Montfermeil ;
- 2) l'importance, face à la solitude d'autrui, de créer du *lien* social, y compris dans le département 93 – encore faut-il pouvoir mettre en œuvre les moyens nécessaires, a souligné le pasteur *Daniel Liechti*, de France-Mission, faisant allusion aux obstacles parfois placés par les mairies ; nous nous rappellerons du reste que l'Église doit donner l'exemple par sa propre vie, par « l'amour, qui est le lien parfait » (Col 3,14).

Le révérend *Toby Howarth*, chargé des questions interreligieuses au diocèse anglican de Birmingham, nous a fait part de son expérience de chrétien dans un environnement marqué par une grande pluralité ethnique et religieuse, au sein d'une population majoritairement musulmane. Il a souligné l'importance d'apprendre à vivre avec des croyants d'autres religions, même si les difficultés économiques et une certaine morosité sociale rendent de fait ce vivre-ensemble difficile. Nous touchons ici au thème du dialogue interreligieux.

Or, vivre ensemble, c'est créer du lien social. Il s'agit de développer une sociabilité dépassant les frontières confessionnelles, dans le respect d'autrui ; il s'agit aussi d'avoir le courage d'entendre et de chercher à comprendre les préoccupations d'autrui. Alors communiquer l'Évangile devient possible, une fois établie une relation personnelle sincère avec l'autre, ou, du moins, une fois gagnée la confiance des vis-à-vis. Cela vaut en particulier pour le témoignage auprès des musulmans, que nous pourrions certainement rapprocher analogiquement des Samaritains du Nouveau Testament.

Le révérend *Toby Howarth* nous a aussi invités à nous laisser interpeller par le Saint-Esprit, qui est à l'œuvre en ces temps de mutations sociales. Notre regard, en particulier, sur notre passé ou sur la situation actuelle, gagnerait parfois à être réorienté. La façon dont nous envisageons la place du religieux, ou des différentes religions, dans la société, pourrait être aussi révisée, nous a suggéré le notre orateur. La compréhension de ce qui fait notre identité chrétienne pourrait également être approfondie. L'importance de la coopération entre chrétiens devrait encore être mieux saisie...

Le Major *Anne Thöni*, de l'Armée du Salut, nous a parlé de son ministère d'aumônier au sein de l'hôpital franco-musulman de Bobigny, où sont représentées beaucoup d'ethnies ; là, son ministère est avant tout un ministère d'écoute, nous a-t-elle expliqué. Madame Thöni nous a particulièrement entretenus de son expérience de dialogue interreligieux dans cet environnement particulier.

L'importance du regard porté sur autrui, de la qualité de ce regard, a été encore une fois soulignée. Ce regard doit être plein de respect envers la personne à rencontrer. C'est une démarche bienveillante qui doit être accomplie au nom de l'Évangile, une démarche refusant la contrainte, la manipulation, une démarche qui évite aussi l'écueil du syncrétisme, ce poison mortel pour le dialogue. Ce regard, c'est celui du témoin du Christ, et il ouvre un chemin jusqu'à autrui pour que l'Évangile puisse être reçu.

Au cours d'une table ronde, le sociologue *Frédéric de Coninck* nous a invités à bien distinguer d'une part la culture, qui est affaire de goût, qui est arbitraire, et d'autre part l'Évangile, qui est universel,

qui est certitude, certitude de l'amour de Dieu. Or ce n'est que dans la rencontre avec autrui qu'il est possible de communiquer l'Évangile sans imposer d'arbitraire culturel. Cette rencontre exige que nous venions à l'autre en renonçant humblement à brandir nos propres éléments culturels ; rencontrer, c'est accepter de nous dépouiller, c'est ôter les obstacles entre nous et autrui ; rencontrer, c'est accepter une certaine faiblesse personnelle.

Le pasteur *Emmanuel Kamondji*, responsable d'une Église lilloise membre de la C.E.A.F., a rappelé que les Églises d'expression africaine sont elles-mêmes souvent multiculturelles, ce qui n'est pas sans leur créer parfois certains problèmes concrets. En tout cas, cette situation donne un caractère capital et décisif à la formation des responsables de ces Églises.

Quant à *Karim Arezki*, ancien élève de l'Institut qui poursuit actuellement des études en islamologie, il nous a donné un aperçu bien fondé des points de convergence et de divergence entre le Coran et la Bible au sujet de Dieu et singulièrement au sujet de Jésus, faisant bien apparaître la particularité du dialogue avec les musulmans, à la fois proches et éloignés des chrétiens. Comment ne pas penser à cette parole du Christ adressée à la Samaritaine « Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons » (Jn 4,22) ? En tout cas, nous incombe la responsabilité du témoignage, tandis que c'est le Christ, comme l'a rappelé Christophe Paya, qui accomplit la mission.

Dans une conférence très attendue, le lundi soir, le socio-historien *Sébastien Fath* a posé des points de repère concernant la diversification et la créolisation des Églises protestantes en région parisienne. Nous avons en effet assisté, depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, à une reconfiguration en profondeur du protestantisme.

De fait, depuis la Seconde Guerre mondiale, l'espace parisien a évolué, il s'est en particulier dilaté ; par conséquent, les sociabilités religieuses y ont évolué. L'origine géographique des fidèles des Églises s'est aussi diversifiée, la France étant devenue, un peu malgré elle, un pays d'immigration lointaine ; or le protestantisme parisien a été profondément touché par ces reconfigurations de la population. En outre, la sociographie de la population parisienne a beaucoup évolué, si bien que la répartition de la population dans les Églises a elle-même changé : dans Paris même, on est passé d'un recrutement plutôt populaire à un recrutement plutôt bourgeois.

À ces mutations, le protestantisme s'est adapté de façon contrastée : les réformés et luthériens ont perdu leur quasi monopole au profit des évangéliques. On dénombre ainsi aujourd'hui en région parisienne quelque 400 Églises évangéliques pour environ 70 Églises réformées ou luthériennes.

Le visage, jadis blanc et métropolitain, du protestant parisien, s'est aussi modifié : il s'est créolisé, métissé, et reflète désormais la diversité culturelle. Les Noirs s'ajoutent aux Blancs dans les Églises protestantes. Quant aux Églises dites ethniques, celles-ci, à y regarder de plus près, ne sont pas très homogènes sur le plan... ethnique : la diversité est là aussi importante. En fait, les Églises de métropolitains blancs sont bien plus mono-ethniques que les Églises afro-antillaises voire que les Églises chinoises.

Depuis les années 1960, la logique des réseaux, favorisant une visibilité et des initiatives communes, s'est par ailleurs accélérée. Les évangéliques en particulier affichent de plus en plus leur identité, comme en témoignent diverses manifestations publiques, telles les *marches pour Jésus*, que l'on peut interpréter comme une forme de réinvestissement symbolique de l'espace urbain.

Enfin, le récent essor de véritables méga-Églises évangéliques multiethniques, comptant entre 2 000 et 7 000 fidèles, témoigne du besoin de prise en charge des immigrants... Reste que les Églises protestantes n'ont pas achevé leur processus d'adaptation à la nouvelle situation culturelle. Quant à la société française, l'une des plus sécularisées au monde, elle peine à s'adapter à la diversification du champ religieux ; elle peine aussi à reconnaître au religieux un rôle culturel et social.

*Jean-Marie Petitclerc*, prêtre salésien, nous a parlé en sa qualité d'éducateur spécialisé, mais aussi avec le regard de celui qui saisit la dimension politique des questions liées à l'œuvre des communautés religieuses dans les quartiers dits sensibles – Jean-Marie Petitclerc était il y a quelques semaines encore chargé de mission auprès du ministre du Logement et de la Ville.

Il a mis en évidence l'importance que revêt une action menée dans la durée et qui consiste à créer du lien entre les trois lieux dans lesquels les enfants des cités circulent, à savoir la famille, l'école et la rue. Les éducateurs, nous a-t-il expliqué, doivent aller à la rencontre des enfants sur ces trois terrains et créer de la cohérence entre ceux-ci.

Plus précisément, Jean-Marie Petitclerc a isolé trois champs d'action pour les communautés religieuses dans les quartiers sensibles :

- 1) « Bâtir la fraternité » : les Églises doivent tisser des liens de fraternité qui ne s'arrêtent pas aux frontières des quartiers. En effet, l'enclavement et la ségrégation sont des problèmes majeurs pour ces banlieues devenues des sortes de ghettos – le ghetto, c'est à la fois une prison et un cocon où se développe une sorte de bain culturel où l'on se sent bien mais dans lequel on est aussi comme englué. Or les Églises peuvent recréer une forme de mixité sociale en offrant des lieux de rencontre ; elles le peuvent d'autant mieux qu'elles savent la fraternité fondée sur la commune dignité intrinsèque des hommes, « enfants de Dieu » – nous dirions « créés en l'image de Dieu ».
- 2) « Mettre le petit, l'exclu, au centre » : il faut servir les plus petits, de façon cohérente avec notre proclamation de l'Évangile. Or le plus grand bonheur que l'on puisse faire à autrui, c'est lui permettre de donner, c'est lui dire : « J'ai besoin de toi. ».
- 3) « Éduquer » : nous devons, en tant qu'adultes et en tant qu'Églises, éduquer sans tarder les enfants et adolescents, en leur montrant notre amour et notre estime. L'éducation permet de désamorcer la violence injuste. Il faut réveiller le sens de la responsabilité éducative des adultes.

### Comment conclure ?

La mission des chrétiens dans une société multiculturelle est certainement bien décrite par 1 Pierre 3,15-16, car elle se situe de fait dans le champ de responsabilités délimité par cette injonction : « rendre compte de l'espérance qui est en [nous] », en veillant sur notre propre conduite. Cette mission, en effet, consiste de façon générale en un devoir d'explication et de probité, pour témoigner et mener aujourd'hui une vie nouvelle présageant les « temps du rétablissement de tout ce dont Dieu a parlé » (Ac 3,21). La particularité de la multiculturalité de la société française actuelle justifie toutefois l'effort de réflexion produit au cours de notre Consultation, qui aura justement montré l'importance d'une *bonne intelligence de la conjoncture présente*, soulignant en l'occurrence la nécessité de la *bienveillance* et singulièrement le besoin de *lien social*. Cela me conduit à faire trois remarques.

1) Tout d'abord, la société française me semble traversée par deux courants déterminants pour la situation du religieux. D'un côté, la différence religieuse et tout particulièrement l'expression religieuse militante sont perçues comme suspectes : ce courant tend à maintenir une vision étriquée du religieux, voire à imposer un monisme laïciste. Le professeur Joël-Benoît d'Onorio, cité par le rapport parlementaire sur les sectes en 1995, constatait d'ailleurs : « La France est un pays laïque de tradition catholique. Elle est devenue, en quelque sorte, "catholaïque". »<sup>2</sup>... D'un autre côté, la différence culturelle est revalorisée, elle reçoit une nouvelle légitimité : c'est un trait spécifique de l'ultramodernité, en réaction à l'homogénéisation accomplie. Ce second courant autorise volontiers des affirmations religieuses comme sous-cultures de référence pour des individus situés dans une société sécularisée et pluraliste. Il y a là, me semble-t-il, au confluent des deux courants, une situation très particulière.

2) Par ailleurs, la recommandation de la bienveillance ne doit pas être entendue comme une incitation à bénir tous les éléments constitutifs d'une culture. Si l'Écriture ne déplore pas la pluralité des cultures, comme l'indique la louange juste d'« une grande foule ... de toutes langues » dans Apocalypse 7,9, l'Écriture ne prêche pas non plus le pluralisme, qui confine au relativisme culturaliste, lequel, nourri du souvenir de l'intransigeance passée d'institutions religieuses, peut d'ailleurs paradoxalement se durcir en intolérance dès que le message évangélique oblige un individu à prendre certaines distances par rapport à sa culture. L'Écriture n'absolutise pas la culture, qu'il faut savoir bien juger. *A fortiori* faut-il confesser que, même si diverses religions contiennent quelques éléments de vérité, il n'y a bien qu'un seul « chemin » (Jn 14,6) menant au Père ; comme le rappelle la septième affirmation du Manifeste de Manille : « Nous affirmons que les autres religions et idéologies ne sont pas d'autres manières d'aller à Dieu, et que la spiritualité humaine, en dehors de la rédemption par le Christ, mène au jugement et non à

<sup>2</sup> <http://www.assemblee-nationale.fr/rap-enq/r2468.asp>

Dieu, car le Christ est le seul chemin. » En effet, seul le Christ, sous Ponce Pilate, « a ... porté nos péchés en son corps, sur le bois » (1 P 2,24) !

3) Enfin, le rappel de la responsabilité particulière des chrétiens face à l'apparente fragilisation du lien social peut à juste titre inspirer aux protestants évangéliques le sentiment d'être porteurs non seulement d'une parole opportune mais aussi d'un précieux modèle communautaire d'unité possible dans la diversité. La conversion, en particulier, véritable ciment identitaire, rapproche de fait les uns des autres des individus éventuellement très différents mais marqués par une expérience fondatrice commune. Les liens tissés sur cette armature identitaire nouvelle peuvent alors constituer un véritable capital social, rendant capable de se tourner vers autrui, et pas seulement dans un effort de propagande. Voilà qui constitue un signe du Royaume, un signe bien utile dans une société où le lien social paraît se déliter ! Cependant, le caractère essentiellement électif du lien communautaire évangélique n'incite guère l'individu à relier son identité nouvelle, construite sur la foi personnelle, à la tradition chrétienne qui véhicule l'héritage dont il bénéficie. Or, le croyant, de quelque arrière-plan qu'il soit, doit faire sienne l'histoire de la foi et assimiler la culture évangélique pour que ce lien communautaire soit vraiment pérenne et fécond. Que nos Églises, où se construit ce lien qui est certes choisi par des individus responsables, puissent donc aiguïser leur sens de l'héritage religieux et mettre en œuvre une socialisation liant les générations entre elles, en sorte de favoriser et de conforter la construction de l'identité chrétienne évangélique, sans pour autant renforcer les identités nationales ou ethniques ! En plaidant ainsi, nous prions : « Que ton règne vienne ! » (Mt 6,10).



**Sylvain Aharonian**

## Bloc-notes

### De la consultation... à l'action ?

La récente *consultation* du département de missiologie urbaine n'a pas failli à sa toute fraîche tradition : elle a été, comme les précédentes, féconde en prises de conscience. L'une de celles-ci a saisi jusqu'aux organisateurs eux-mêmes, pourtant « intentionnels » (terme tiré du lexique version « 2.0 » du patois de Canaan...) dans la préparation du programme... Il s'agit de la pertinence, dans une visée d'évangélisation, d'un renouvellement de notre perspective en matière de relations inter-religieuses. Nous ne pouvons en effet nous passer d'une réflexion en profondeur sur l'attitude que nous adoptons vis-à-vis des cultes non-chrétiens. Ce sentiment très net, reçu comme une évidence du bon sens évangélique, n'a pas manqué de produire au passage un certain effet de choc. De fait, par refus du syncrétisme et de ses tentations (assurément légitime sur le fond mais réflexe dans la forme), le terrain de l'altérité religieuse nous est jusqu'ici plutôt apparu comme peu fréquentable. Pourtant, il existe des situations où l'esquive est impossible : l'aumônerie hospitalière auprès de malades majoritairement musulmans, ou l'implantation d'Églises dans des quartiers à peuplement « allogène homogène » (cf. l'écho qu'en donne dans les présents *Cahiers* Sylvain Aharonian) en offrent des exemples indiscutables. Dans de telles situations, l'accueil reçu par l'Évangile dépend en partie du respect de principes élémentaires de savoir-vivre ordinaire.

Rien de nouveau sous le soleil cependant. Nous n'avons pas mieux à faire, pour ce qui est de nos relations avec des croyants d'autres obédiences, athées, matérialistes, hédonistes ou fidèles d'autres religions, que de nous conformer à un principe vieux comme le monde. Celui-ci, présent dans la littérature ancienne, y a reçu le nom de « règle d'or ». Parmi toutes les religions, c'est d'ailleurs l'Évangile qui va le plus loin dans la formulation qu'il en propose. Jésus nous exhorte ainsi, non pas seulement à nous abstenir de nuire à autrui (ce qu'enseigne aussi par exemple le Bouddha Gautama), mais à « faire aux autres ce que nous attendrions de leur part pour nous-mêmes » (Lc 6.31 ; Mt 7.12). Ainsi, la résolution à ne pas user à l'égard de nos semblables, même de nos ennemis dans l'ordre spirituel, d'attitudes que nous réprouvons quand nous en sommes l'objet (mépris, jugements *a priori*, etc.) se situe encore en-deçà du minimum biblique.

Il est intéressant, dans ce contexte, de lire dans le dernier numéro du journal *Vivre* (mars 2009), organe bien informé des Églises évangéliques de Suisse romande, que l'Alliance Évangélique Mondiale vient de publier, à l'issue de son assemblée générale d'octobre, une « déclaration sur la liberté religieuse et la solidarité avec l'Église persécutée ». Cette déclaration invite les évangéliques, certes à soutenir leurs frères et sœurs persécutés, mais aussi à se préoccuper « des croyants d'autres religions ou des athées dont les droits ou la liberté de conscience sont bafoués ». Le rappel semble bienvenu ! La grandeur morale de certains libéraux, en protestantisme, a été d'engager leur crédit en faveur de groupes évangéliques injustement stigmatisés, tout comme la défense de Jean Calas a rehaussé, jadis, le prestige de Voltaire. Nous devrions, quant à nous, nous affliger des atteintes à la liberté de culte dont souffrirait telle religion non-chrétienne (l'islam ?), ou tel mouvement religieux vilipendé comme sectaire sans autre motif peut-être que l'étrangeté de ses rites ou la discipline de ses membres.

Ces principes de simple fraternité humaine sont lourds d'incidences pour le témoignage. Leur mise en œuvre permettrait de plus rapidement dissiper, par exemple, des malentendus qui s'attachent chez certains à l'épithète de « chrétien » ou d'« évangélique ». De mieux préserver parfois la relation à leur famille d'origine de chrétiens issus d'autres contextes culturels – enjeu non négligeable à plusieurs égards. Notre engagement pratique là où Dieu nous a placés dépend souvent du regard que nous posons sur des prochains très éloignés de nous par leur condition ou leur culture. Installé un peu par hasard (?), il y a bientôt 90 ans, dans une banlieue d'immigration italienne qui s'est peu à peu transformée en ville bourgeoise, l'Institut n'est pourtant qu'à quelques jets de pierre de quartiers sensibles. Dans ces cités délabrées, une jeunesse à la dérive attend plus que la sollicitude inquiète des chrétiens du voisinage. Il existe là un champ de mission ouvert, comme quelques pionniers l'ont démontré. Quelques-uns prient, depuis la dernière *consultation*, pour que s'organise une « Mission évangélique pour les banlieues ». Voudriez-vous les rejoindre ?

J. E. Blocher